

HERMANN ET LA POLITIQUE

Au contraire de certains de ses collègues, Hermann n'est pas à proprement parler un auteur engagé. Dans le sens où il n'appartient pas à une chapelle politique et se plaît à en défendre la philosophie dans sa production. C'est un esprit libre qui se revendique comme tel. C'est-à-dire affranchi de toute pensée dogmatique qui lui imposerait de traiter un sujet selon cette pensée et lui interdirait de s'aventurer sur des chemins de traverse. Ce qui le conduit parfois à se contredire. Mais n'est-ce pas là l'expression d'un esprit libre, de pouvoir semer la confusion auprès de son auditoire sans se laisser enfermer dans un format de pensée ? Dans ce sens, on peut affirmer qu'Hermann n'a pas développé une réelle conscience politique dans ses récits mais qu'il assène ses vérités en fonction de ses divers coups de gueule, de ses indignations. Qu'il soit ensuite étiqueté de gauche ou de droite, il n'en a cure. Ces considérations, il les laisse volontiers à ceux qui en font leurs choux gras ; lui, il s'est consciemment mis en marge de ce monde. Et de ceux qui le font. Mais cette attitude assumée ne signifie pas que l'esprit libre qu'il est n'a ni convictions, ni principes. C'est ce que nous allons voir dans ce petit tour d'horizon politique de l'œuvre du sanglier des Ardennes.

A l'aube de sa carrière, Hermann n'était que dessinateur. Bien content de pouvoir faire son trou dans le métier, il mettait en images les scénarios qu'on lui proposait sans opposer d'objections. Il trouvait bien entendu que le *Jugurtha* que lui écrivait Laymille (Jean-Luc Vernal) n'était qu'une transposition bien anodine et polissée du rugueux personnage de l'Antiquité mais il s'était bien gardé d'en faire la remarque. Il n'empêche que, dans son esprit et malgré la pensée dominante de l'époque, un résistant à une armée d'occupation (l'armée romaine en l'occurrence) pouvait être aussi un sale type. Mais il n'était encore qu'un jeune blanc-bec et se taisait : il accomplissait ce qu'on lui demandait, point à la ligne. Toutefois, le ver était dans le fruit : le temps passant et l'assurance grandissant, il n'allait plus se taire longtemps.

Les deux séries qu'il allait réaliser sous la coupe de Greg, *Bernard Prince* et *Comanche*, causeraient peu de remous, à l'exception d'un, et de taille : la fameuse scène qui voit Red Dust abattre froidement Russ Dobbs. Une volonté d'Hermann à laquelle

J'ai glissé, chef...





Ce ne sont qu'une bande de sauvages, mon bon monsieur.

Greg a adhéré. Mais qui valut à son auteur une volée de bois vert venue de la gauche : abattre un bandit, même aussi barbare et sanguinaire que Dobbs, ne pouvait être que l'acte d'un individu réactionnaire. Hermann fut donc sur le champ étiqueté "facho" et donc infréquentable. De nombreux journalistes le boycottèrent à l'époque et certains continuent de le mettre à l'index encore aujourd'hui. Il est vrai que, depuis, il a enfoncé le clou. Nous le verrons plus loin.

Hermann serait donc, sur base de cette scène, un vieux réac ? Le raccourci paraît trop sévère mais il répondra lui-même à cette question dans l'interview qui suit. Ce qui est en revanche étonnant c'est que Greg n'ait jamais dû essuyer la moindre critique à l'égard de ses scénarios. Pourtant, à la lecture de Bernard Prince, il apparaît assez vite que la description des "indigènes" au gré des pérégrinations du trio du Cormoran

n'est pas particulièrement amène : par exemple, dans *Les pirates de Lokanga*, les Wadongos sont présentés comme des sauvages drogués et écervelés. Ce n'est pas mieux dans *Tonnerre sur Coronado* où les troupes d'El Lobo ne sont qu'un ramassis de brutes alcoolisées qui seraient incapables sans l'apport discipliné du Blanc européen, Bernard Prince. On a fessé Hergé et son Tintin au Congo pour moins que ça. Et c'est sans évoquer les Indios odieux que sont Tuxedo (illustration ci-contre) et ses hommes dans *La flamme verte du Conquistador*, les non moins horribles Indiens de *Guerilla pour un fantôme*, les pathétiques Arabes de *L'oasis en flammes*, etc. La liste est longue. Pourtant, Greg ne fut jamais inquiet pour ces écarts "droitiers". Pourquoi ? Cela reste un mystère. De son côté, à cette conception culturo-



centriste du bon Européen dispensant les valeurs civilisatrices partout où il passe, Hermann n'adhérait pas. Mais il se pliait à la volonté de son scénariste, comme il l'avait toujours fait. Et le fait encore aujourd'hui.

En revanche, ce qui peut étonner dans le monde bipolaire de l'époque, aucune allusion n'est faite à la Guerre froide dans *Bernard Prince*. Pas de trace du moindre soviétique dans les pages de la série. Et quand l'équipée se rend en Asie, on n'y voit aucun disciple de Mao - même dans *La frontière de l'Enfer*, il semble improbable que nos trois héros atterrissent dans un bagne communiste. Pourtant, à l'époque, il était difficile de voyager dans le monde sans se frotter un jour ou l'autre à un communiste. Greg, pour-

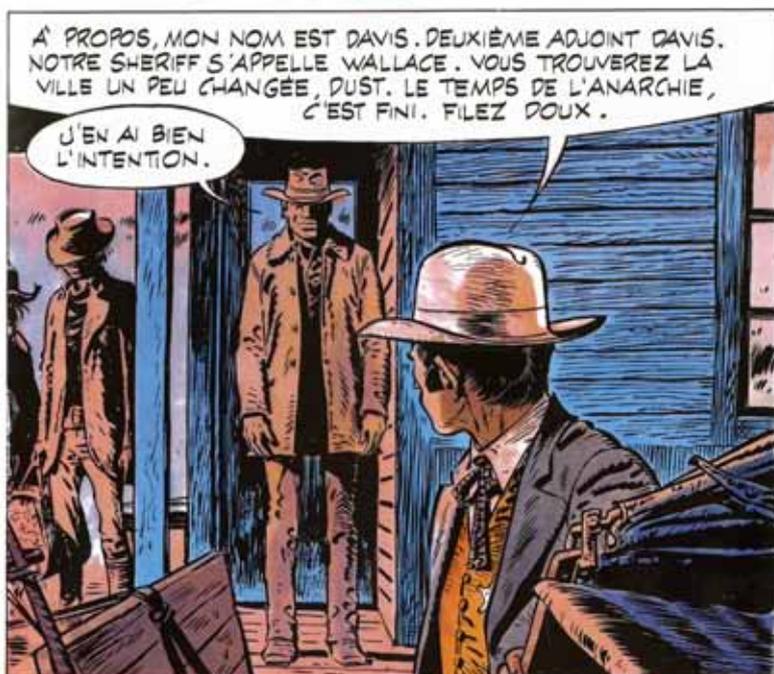
tant anticommuniste convaincu, se serait-il autocensuré ? Ceci est d'autant plus étonnant qu'il n'hésite pas à mettre en images les régimes fascistes d'Amérique latine.

Dans *Comanche*, les positions politiques de Greg semblent plus ténues. Au premier coup d'oeil, pourrait-on en effet souligner que le seul Indien réellement sympathique est *Tache-de-lune*. Qui est également le seul Indien à s'être affranchi, du moins partiellement, de sa condition de sauvage et à avoir accompli un premier pas vers la civilisation blanche. S'il n'est pas encore un citoyen américain à part entière, il n'est plus tout à fait un sauvage. Un peu comme l'indigène de nos colonies qui troquait ses oripeaux tribaux pour des effets plus "civilisés" afin de gravir un échelon de l'échelle sociale. Jamais il ne sera considéré comme l'égal du blanc mais il sera désormais accueilli avec bienveillance.

Toutefois, sur le plan économique, la série *Comanche* se montre résolument libérale. Le personnage qui donne son nom à la série, la jolie *Comanche*, est une personne droite, fière et honnête qui, par le fruit de son labeur, obtient ce qu'elle cherche : la réussite de son ranch. Elle fait valoir ses droits et ne se compromet dans aucune bassesse pour atteindre son but. De surcroît, sa réussite permet de donner du travail à des gens, en les contraignant à un code de conduite, ce qui ne fait que renforcer son caractère positif. *Comanche* est une patronne dans le sens le plus noble du terme. Elle est appuyée dans son travail par des gens aussi droits et honnêtes qu'elle. Dont le héros de la série, *Red Dust*, qui s'est mis à son service pour le pire et le meilleur. Et la scène évoquée plus haut qui voit *Red Dust* abattre le bandit *Russ Dobbs* ne fait que confirmer la pensée libérale qui sous-tend la série : son arrestation et sa rééducation forcée au pénitencier souligne la défiance de Greg à l'encontre du rôle intrusif de l'Etat, représenté ici par son appareil répressif, dans les affaires privées. Plus de liberté, moins d'Etat, c'est ce qui semble se dégager du tryptique *Les loups du Wyoming*, *Le ciel est rouge sur Laramie* et *Le désert sans lumière*.

Jusqu'ici, il a davantage été question des positions politiques de Greg que de celles d'Hermann. Plus pour longtemps car Hermann, en se séparant graduellement de Greg, va petit à petit mettre à jour sa personnalité à travers les scénarios qu'il écrit pour *Jeremiah*, essentiellement, et *Les tours de Bois-Maury*.

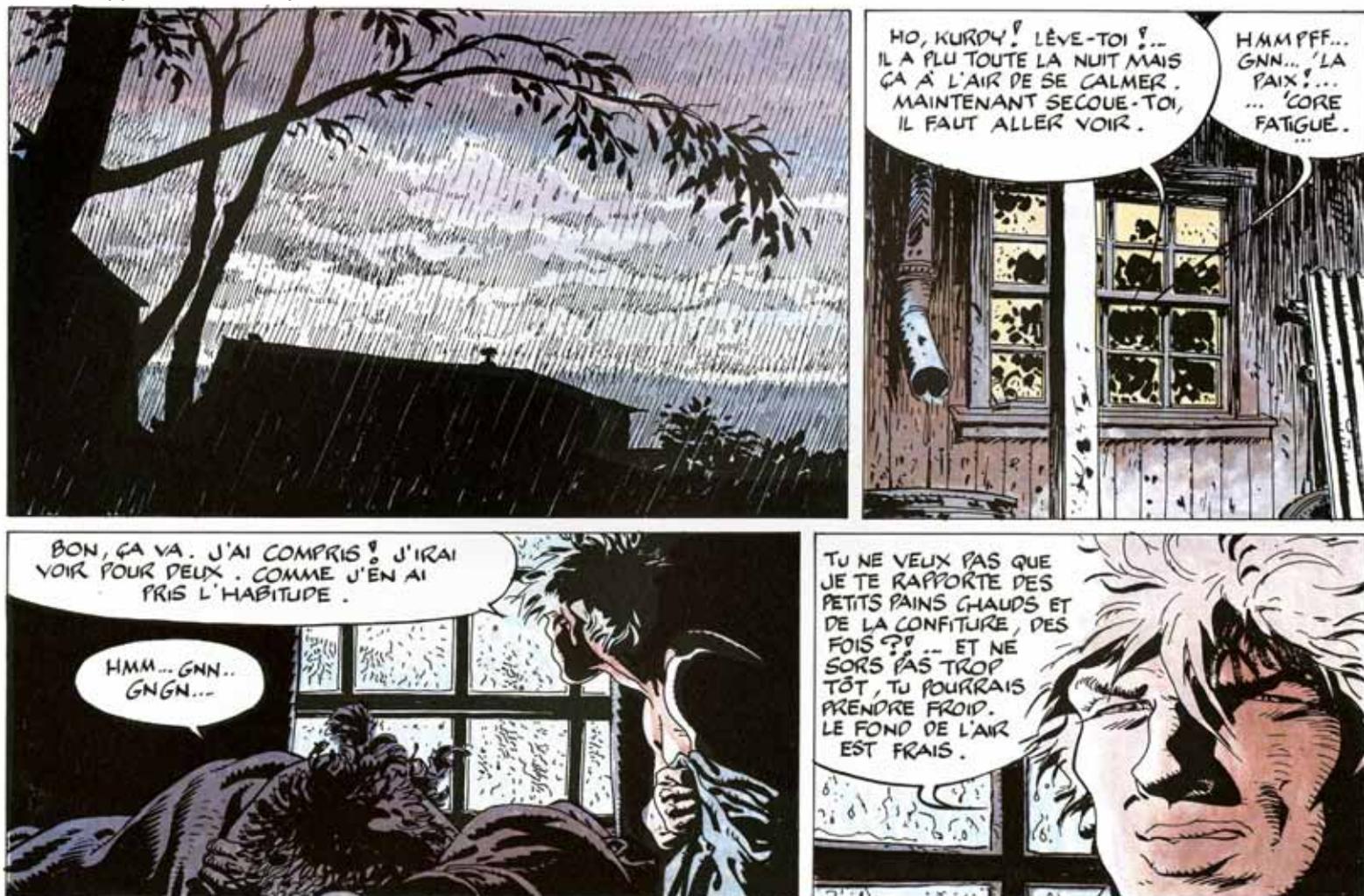
Red Dust maté par le système



Jeremiah et son compère Kurdy sont deux gars qui errent sur les routes de l'Amérique post-apocalyptique à la recherche de travail. Ce sont en quelque sorte des hobos des temps futurs. Mais, alors que la plupart des hobos étaient de pauvres hères broyés par la machine infernale d'un système en déconfiture et traînaient leurs silhouettes décharnées sur les routes de misère, Jeremiah et Kurdy ne font pleurer personne. Ils vont leur chemin, la vie en bandoulière, presque insouciant. Ce sont des aventuriers plus que des traine-misère. Hermann ne s'apitoie aucunement sur leur sort car, leur sort, ils l'ont précisément entre leurs mains. Peut-être parce que, issu d'une famille pauvre, il s'est construit lui-même en ne comptant que sur son courage et sa volonté. Celui qui veut, peut. La réussite est à portée de tous à condition d'en avoir la volonté. Dans *Les héritiers sauvages*, alors que Kurdy répugne à se lever de son lit, Jeremiah part seul au petit matin braver la pluie et le vent pour trouver du travail. Et il en trouve. Jeremiah, c'est un peu Hermann : pas de pitié pour ceux qui préfèrent se prélasser dans leur lit plutôt que de se bouger les fesses. Le message est clair. Un point à droite.

Pour autant, les choses ne sont jamais simples avec Hermann. Dans *Le petit chat est mort* - mais il y a d'autres exemples - les ouvriers surexploités refusent de reprendre le travail tant qu'un des leurs qui s'est cassé la jambe n'est pas soigné : ils se mettent en grève et l'un des grévistes est abattu. Hermann, qui n'est pourtant pas un grand défenseur du syndicalisme dont il estime le comportement souvent abusif, s'indigne car ce qui l'irrite au plus haut point est l'exploitation de l'homme par l'homme. Il se rappelle sans doute ici qu'il fut jadis lui aussi employé dans une entreprise et que le droit de grève a sa place dans un Etat de droit. Un point à gauche.

L'avenir appartient à celui qui se lève tôt !



Comme évoqué plus haut, l'assassinat de Dobbs par Dust dans *Le ciel est rouge sur Laramie* valut à Hermann d'être traité de facho. Il n'en resta évidemment pas là et "remit ça" dans un *Jeremiah*, *Simon est de retour*. Cette fois, Hermann met même les bouchées doubles : non seulement Kurdy abat froidement ledit Simon, tueur pervers, mais également son psychiatre qui le protège et dont il fait un portrait à la limite du grotesque. Pourquoi s'en prend-il à un psy ? Parce que quelques années auparavant, un psy avait donné un avis favorable à la libération d'un violeur d'enfant et que ce dernier, une fois libre, avait récidivé. C'était resté en travers de sa gorge. Il l'avait recraché à sa façon. Par l'entremise de Kurdy, son exutoire de service. Un point à droite.

Dans *Les yeux de fer rouge* comme dans *Afromerica*, Hermann nous présente des groupes raciaux repliés sur eux-mêmes (pour rappel, c'est une guerre raciale qui est à l'origine de l'implosion des Etats-Unis - voir *La nuit des rapaces*) : les Blancs, les Indiens, les Noirs. Mais plutôt que de tomber dans la caricature ou dans l'angélisme, il décrit des mondes finalement similaires dans leur comportement mais opposés par les intérêts et la haine de l'autre. Herman nous dit en somme que les hommes sont tous pareils, qu'ils soient noirs, rouges ou blancs : ils se comportent tous comme des imbéciles ; seuls quelques individus surnagent, quelles que soient la couleur de leur peau ou leur origine culturelle. Ce pessimisme est tempéré par la volonté de certains membres de chaque communauté qui refusent de vivre dans la haine et cherchent à renouer des liens avec les autres communautés. Parce que le salut n'est pas dans le repli sur soi mais dans la connaissance et la reconnaissance de l'autre. Et la nécessité, plutôt que le désir, de vivre ensemble, sur des bases égalitaires. La reconstruction est à ce prix. Un point à gauche.

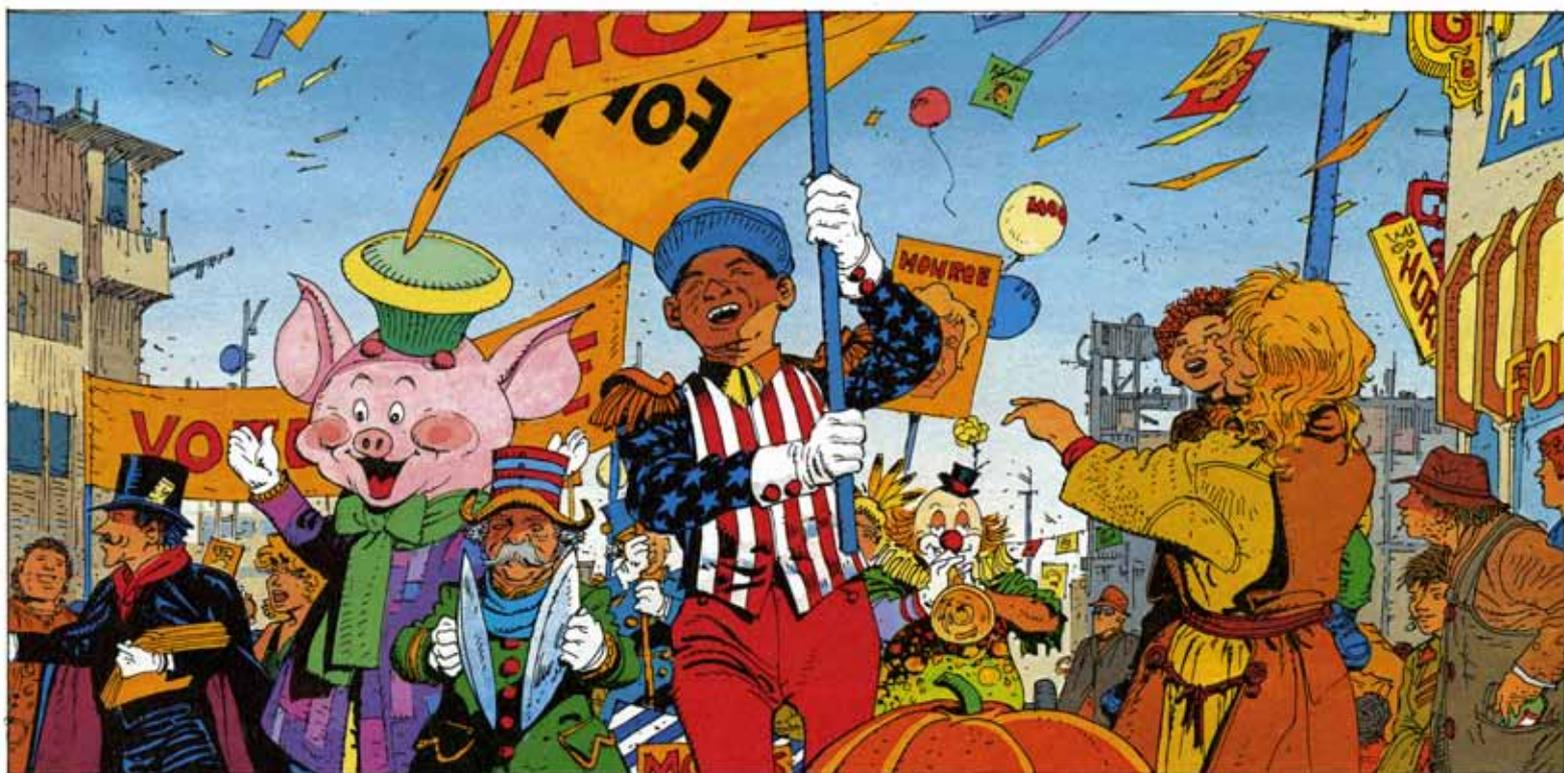


Le salut passera par la réconciliation

Ce qui apparait en revanche évident en lisant les albums de la série *Jeremiah*, c'est le mouvement de balancier constant entre les pulsions anarchistes d'Hermann et son horreur du chaos. Ce qui peut apparaître radicalement antinomique est cependant parfaitement limpide chez Hermann. Dans un monde éclaté, sans repère, chaotique, nos deux compères que sont Jeremiah et Kurdy cherchent du travail. Ils ne pillent pas, ne tuent pas - ou pas pour le plaisir mais seulement lorsqu'ils y sont contraints - et ne violent pas. Non, ils cherchent simplement du boulot. Comme tout un chacun dans une société ordonnée. Pour Hermann, le travail est donc l'ultime ciment de ce monde en pleine déliquescence. Et Jeremiah et Kurdy, plutôt que d'être ses fossoyeurs, sont les pionniers d'une nouvelle société en reconstruction. Dans *Un hiver de clown*, Jeremiah, qui a abandonné Kurdy le temps de quelques albums, et Lena trouvent refuge sur un bateau peuplé d'êtres

d'apparence comique qui font régner une forme d'anarchie ludique qui se révèle rapidement effrayante. A la lecture de cet album ainsi que de la série dans son intégralité, il est évident que, pour Hermann, une société sans règles et sans discipline est vouée à l'échec. Pour canaliser la violence innée de l'homme, il est impératif de lui imposer des garde-fous. Et une police pour les faire respecter. Un point à droite.

Hermann n'aime donc pas le chaos. Toutefois, il serait réducteur de conclure qu'il rêve d'une société "fliqué". Pour preuve, dans *Julius et Romea*, Jeremiah et Kurdy arrivent dans une ville fortifiée où règne l'ordre et la sécurité poussés au paroxysme du ridicule et que combat une sorte de justicier de l'anarchie : il renverse les poubelles, crée le chaos autour de lui. Soit tout ce que, en théorie, Hermann déteste. Et pourtant le personnage est diablement sympathique. On sent d'ailleurs qu'Hermann s'éclate à le voir mettre le boxon partout où il passe. On en concluerait donc que là où il y a trop d'ordre, Hermann y met du chaos et là où règne le chaos, Hermann y met de l'ordre. Néanmoins, un point à gauche.



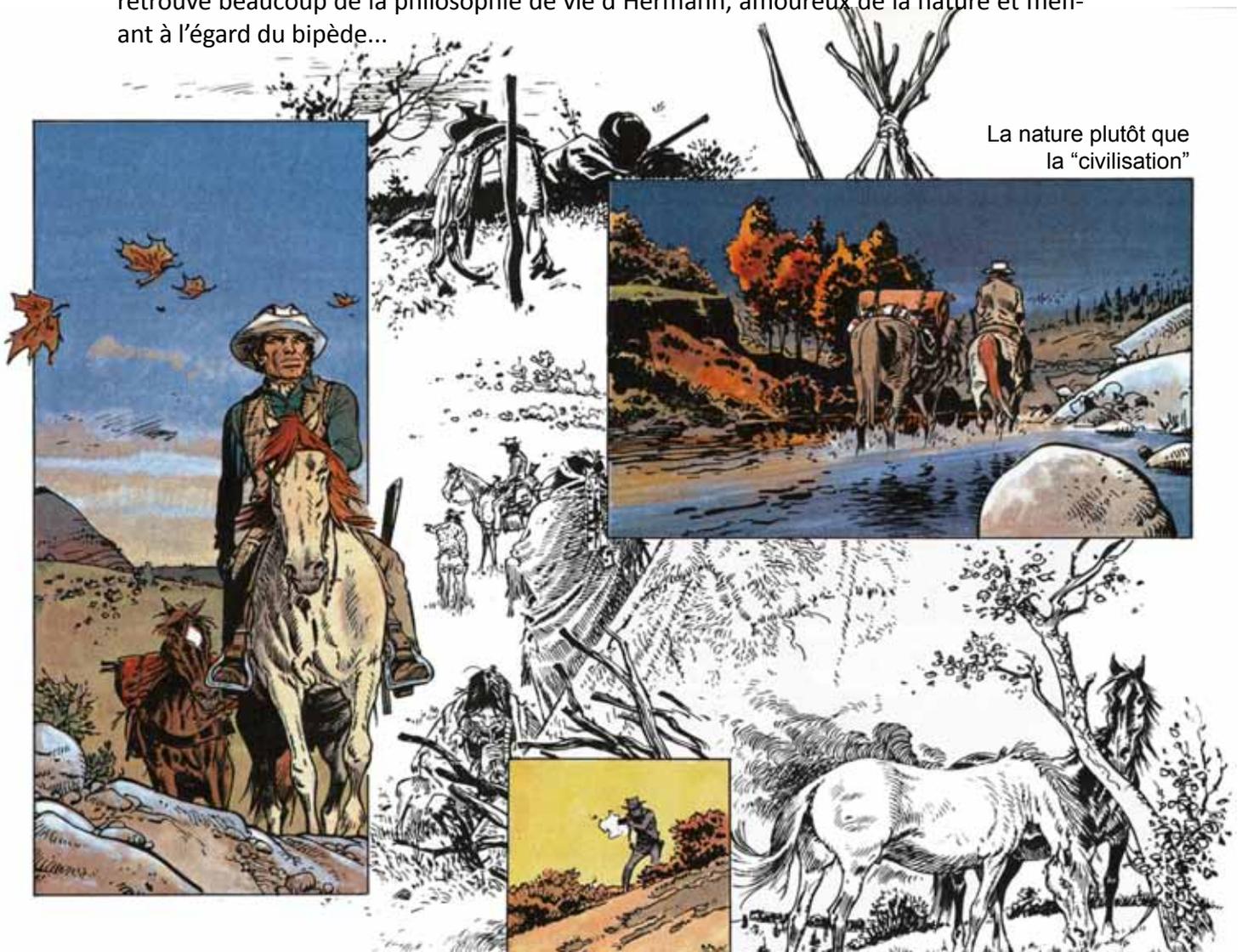
Le grand carnaval des élections

On l'a vu, il est difficile de se faire une idée précise des opinions politiques d'Hermann en se basant sur son œuvre. Parce qu'il refuse toute étiquette et toute forme de militantisme, il est malaisé de le situer. Là où on l'attend à droite, le voilà à gauche et inversement. Et s'il est si difficile à cerner, c'est sans doute parce qu'il répugne à être assimilé à un courant politique, quel qu'il soit. Ou à un parti. Pour preuve, lorsqu'il met en images le monde politique, celui-ci a rarement le beau rôle. Il semblerait bien, si on croit Hermann, que le monde politique ne sert les intérêts de personne d'autre que lui : sourires d'opérette, promesses en l'air, tout sonne faux. Sans parler des compromissions et magouilles en tout genre avec les milieux criminels. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir

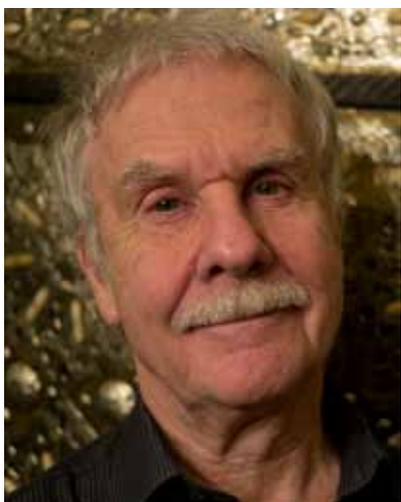
un album du sanglier tel que *Boomerang, Qui est Renard bleu ?* et bien d'autres : les politiques qui y sont décrits sont tous des gens qui ont appris à louvoyer dans un monde interlope et qui s'y complaisent avec volupté. On retrouve d'ailleurs cette même aversion pour la politique (et la Realpolitik) dans les one-shot *Missié Vandisandi* (version "light") et *Sarajevo Tango* (version "trash") qui reflètent une certaine vision poujadiste du monde à la sauce anarchiste. Et lorsqu'on sait que les banques ne sont pas beaucoup mieux traitées (les enseignes bancaires affichent toutes un aileron de requin en guise logo), on se dit que les institutions n'ont pas la cote auprès d'Hermann. Donc un point partout.

Au total, cela nous fait trois partout. Cela traduit en définitive une chose qui saute aux yeux : Hermann est une personnalité complexe qui ne peut se résumer par l'une ou l'autre formule simpliste. Il fonctionne par indignations successives, par coups de gueule qui peuvent le mener tour à tour à passer pour un type de gauche puis de droite sans que ces diverses étiquettes suffisent à le classer. Tout simplement parce qu'il n'est ni de droite ni de gauche mais le tout à la fois, selon ses humeurs et les événements de la vie auxquels il est confronté. En somme, Hermann est bien, comme le disait Greg, le chaînon manquant entre l'homme et le sanglier !

D'ailleurs, laissons le dernier mot à Greg. Dans *Le doigt du diable* (Comanche), Red Dust, dégoûté autant qu'effrayé par la progression de la civilisation et la transformation de Greenstone Falls en petite ville bourgeoise, ne demande pas son reste et file vers le Montana encore vierge de civilisation et d'institutions Etatiques. Il veut encore s'abreuver de vastes paysages inviolés et humer le parfum de l'Ouest, le vrai. Dans ce Red Dust-là, on retrouve beaucoup de la philosophie de vie d'Hermann, amoureux de la nature et méfiant à l'égard du bipède...



Mais qui mieux qu'Hermann lui-même pourrait donner une réponse à toutes ces questions ? Voici donc...



L'INTERVIEW

Un petit mot sur ton parcours. Jeune, tu as été communiste. Comment l'es-tu devenu et pour quelle raison t'en es-tu écarté ?

Lorsque j'étais au Canada, c'est un type d'origine grecque qui était plus politisé que moi - j'étais très ignorant des enjeux du monde - qui m'a encouragé à aller dans ce sens. J'étais très naïf et idéaliste. Cela a duré jusqu'à mes 22-23 ans. Puis, en découvrant les crimes commis au nom du communisme dans les pays qui s'en réclamaient, je me suis sensiblement éloigné, tout en conservant ma part d'idéalisme.

Je me suis peu à peu détourné de mes premières amours car je me suis assez rapidement aperçu que cette doctrine était inapplicable. J'ai longtemps cru que l'être humain pouvait s'améliorer. Avec le temps, cette illusion s'est érodée au contact de la réalité.

Au début de ta carrière, au Lombard notamment, y avait-il une ligne politique qui était imposée aux auteurs ?

Non. Il n'y avait qu'un code de moralité qui imposait d'éviter un propos trop sexuellement prononcé. A l'époque, les auteurs que je fréquentais ne pensaient qu'à raconter des histoires. La politique était assez loin de nos préoccupations. Il était inutile, je pense, de nous imposer quelque ligne politique que ce soit. Nous n'y pensions tout simplement pas.

Pan, plus de méchant !

Revenons à la fameuse scène où Dust abat Dobbs : étais-tu conscient du scandale qu'elle ferait ? L'as-tu fait avec la volonté de choquer ?

J'avais déjà à l'époque perdu beaucoup de ma tendresse à l'égard du bipède. Comme la pompe à vélo, l'humanisme - et Dieu également - est une invention humaine. A la différence que la pompe à vélo sert au moins à gonfler un pneu. J'avais envie de le dire au monde, à ma manière. Et Greg m'a suivi. Il y avait sans doute une volonté de choquer les bien-pensants, les politiquement corrects qui nous font croire que l'homme est bon et que les salauds ne sont que des



braves types qui n'ont pas eu de chance.

Cela t'a valu pas mal d'ennemis. On t'a traité de facho, de réac...

Ceux qui m'ont traité de facho, c'était plutôt à la sortie de l'histoire courte *L'aimez-vous bien cuit ou saignant* (renommée plus tard *Le massacre*) dans laquelle je fais une allusion à Charles Manson. A la fin, je montre le personnage principal qui laisse crever un des salauds sans lui venir en aide. Franchement, je me fous de ce que pensent ces gens. Je n'ai aucun regret. Si c'était à refaire, je le referais. D'ailleurs, ces bornés (qu'ils soient de gauche ou de droite), je leur pisse à la raie. Voilà qui est dit !

Le grand libérateur blanc !



En revanche, Greg n'a jamais été inquieté pour ses scénarios pas très tendres envers les populations non blanches...

Jamais. Alors que Hergé fut agressé pour des queues de cerise, c'est-à-dire du paternalisme pas bien méchant et bien de son époque. J'ai connu Hergé, c'était vraiment un brave homme pas raciste pour un sou. Je ne crois pas que Greg ait eu l'intention d'insulter ces populations. Il avait, comme beaucoup d'Européens, des idées arrêtées sur les "sauvages" et l'apport civilisateur du Blanc. Personne ne lui a jamais fait le moindre reproche. Sans doute parce que ça ne choquait pas à l'époque.

Je précise que je ne blâme pas Greg, pour lequel j'ai beaucoup de respect.

Assez bizarrement, alors que Prince navigue aux quatre coins de la Terre et que l'action se déroule en pleine période de la Guerre froide, jamais il ne se frotte à un communiste, soviétique ou maoïste. Greg s'autocensurerait-il ?

Greg s'intéressait essentiellement au côté pittoresque de ces pays lointains. Il ne se sentait nullement investi d'une mission politique qui lui aurait intimé d'attaquer tel ou tel régime. Il n'y avait aucune démarche politique consciente dans notre travail, juste la volonté de divertir.

Pourtant, il décrit les régimes dictatoriaux sud-américains avec assez peu de ménagement...

Oui. Et Greg n'était vraiment pas un communiste, bien au contraire. Seul lui aurait pu répondre à cette question...

Jeremiah et Kurdy sont deux gars sans toit, sans travail, mais il n'y a aucun misérabilisme dans la description de leur monde. Ils paraissent même presque heureux d'être là. Ton approche n'est absolument pas sociale.

Non. Je suis sans doute resté très vieille école. J'estime que le lecteur a droit à un peu de rêve et non à un lourd pensum social. Et puis je n'ai pas envie de montrer ce type de souffrance. Je la garde à la limite pour mes one-shot.



Ah, l'ordure anarchiste !

Jeremiah se lève tôt, se bouge pour trouver du travail. C'est une vision très libérale : qui veut, peut.

Oui, c'est un peu ça. Je n'aime pas trop les sociétés qui créent des assistés "professionnels". Comme le système ultralibéral que je n'apprécie pas non plus, il est générateur d'injustices car engraisse les profiteurs au détriment des honnêtes gens. J'aime les gens qui se prennent en main, qui forcent le destin. Mais je ne suis pas un sympathisant des Républicains américains à la sauce Bush ou Palin. Le système que ces gens défendent est totalement inique et ne profite qu'aux riches.

Dans tes albums, tu présentes souvent des situations où l'homme est exploité par l'homme. Il y a un petit Ché qui sommeille en toi ?

Oui, certainement. Je ne supporte pas l'injustice et l'exploitation humaine me fait bondir. Qu'il soit en bas ou en haut de l'échelle, je me méfie de l'homme.

Ce qui est intrigant dans le monde de Jeremiah, c'est la dualité entre ton désir de voir une société plus ordonnée voir le jour et tes pulsions anarchistes. Je pense en particulier à l'album Julius et Roméa.

Cet album a été influencé par la sortie du film *Brazil* de Terry Gilliam. Il met en



scène la révolte d'un homme contre une dictature de l'ordre extrême qui s'avère insupportable. Je déteste le chaos mais je déteste aussi toute forme de dictature. Je suis pour une société dont l'organisation est librement consentie.

Où le travail sert de ferment ?

Je crois en la vertu du travail. Une vie oisive est une vie ratée. Comme une vie sans amour. C'est aussi une manière de se justifier en se situant socialement. Et une forme de refuge. Sans travail, un homme se perd. Et l'équilibre social d'une société s'écroule.

Tu dépeins souvent les politiques au vitriol. Si on te croit, on en arrive vite à conclure que ce sont tous des pourris. Ce n'est pas un peu poujadiste ?

Un peu, peut-être. Mais je pense que le pouvoir déforme l'être. Le type le plus honnête du monde finit par prendre goût au pouvoir, à y prendre du plaisir. Il se laisse séduire par son parfum et, pour s'y enivrer encore et encore, est souvent prêt à tout. Jusqu'à se prostituer. Je ne vise d'ailleurs pas un parti, je vise l'humain, quelle que soit sa couleur politique.

Cela dit, je n'invente pas grand-chose. Il suffit de voir combien de vieux "amis" dans la politique peuvent se flinguer entre eux dans le cadre d'une élection.

Dans *Le doigt du diable*, Dust fuit la civilisation en marche. Quelque part, il fuit également l'Etat. Le bonheur est là où il n'y a pas d'Etat, c'est un discours libertarien...

Je n'adhère pas. L'absence d'Etat synonyme de liberté absolue est une vue de l'esprit. La politique du laisser-faire est dangereuse : c'est un pas vers le chaos, vers la domination des plus forts et l'émergence de la violence. L'imposition du pouvoir par la peur. L'homme n'est pas courageux de nature, il ose rarement se rebeller devant une dictature en marche. Comme le dit l'adage, trop de liberté tue la liberté.

Enfin, ce Red Dust quittant la petite ville bourgeoise qu'est devenue Greenstone Falls pour les vastes étendues sauvages, c'est un peu toi, non ?

D'abord, ça vient de Greg, pas de moi. Mais c'est vrai que je préfère le calme de la campagne au fracas de la ville. Mais c'est parce que je suis un campagnard. Il n'y a rien de politique là-dedans. J'aime la proximité de la ville pour les possibilités de sortie, de vie culturelle. Je ne rêve pas d'une retour au Moyen Age ou à la vie dans les cavernes.

Mais je n'aime pas les mondanités, ça c'est vrai. Là se trouve sans doute mon côté Dust.

Merci Hermann.



Traitement psychiatrique
signé Kurdy